

ALI TOUMI ABASSI

SI ELLE VEUT...

Texte

2012

I

Au bord d'une route de province, quelque part sur le flanc ouest de cette Tunisie du désert, que beaucoup de Tunisiens seraient bellement interloqués de voir et de reconnaître comme un lambeau de leur pays, cette Tunisie du 14 janvier 2011, d'où s'élèvent toujours de sombres nuages de fumées, apparaît à peine le douar des Ouled Mhammed, jeté sur le sable comme par hasard. Car rien n'expliquerait pourquoi il est là dans le vide ! Un jaune douar terreux, sablonneux et parfaitement dessiné par un millier d'habitants, eux-mêmes tellement patibulaires dans leurs démarches résignées et leur silence de miséreux...

-Pardon de vous interrompre, cher conteur, mais vous avez vraiment l'intention de raconter une histoire, ici et maintenant ? Car je croyais entreprendre un TXTE...

-Euuuh ! Monsieur l'auteur, c'est la première fois de la vie des romans qu'une telle intrusion arrête une plume et se mêle de ce qui ne la regarde pas....J'avoue que...

-Qui en a cure, que ce soit la première ou la nième fois ? L'essentiel c'est de dire si oui ou non vous osez encore cette inénarrable entreprise de raconter des histoires, alors que les ponts sont coupés et que l'eau déborde, inonde les berceaux des bébés et emporte vaux, vaches et vachers ?

-Apparemment c'est vous qui faites des romans. Attendez voir ! Je ne sais pas si je vais raconter une histoire ou si c'est une histoire qui va me raconter... Je disais donc...Ou en étais-je de fait ? Ah oui le douar des Ouled Mhammed...

Voici d'abord les mioches que rien, ni la chaleur torride de septembre, ni la colère des mères qui les hèlent de temps à autre, ni même l'apocalypse dont parlent les vieux obsédés par la révolution ne sauraient distraire mieux que leur ballon ratatiné qu'ils cognent et envoient bondissant dans tous les sens. Là-bas, à gauche, de jeunes filles, qu'on croit sortir d'un album de Zoubeir Turki ou de Ali Shili, sur le début du siècle, s'affairent à puiser de l'eau à la fontaine publique, en faisant la queue à côté de leurs bidons alignés comme les grains d'un chapelet de couleurs diverses. Slouma, le chamelier boucher va mettre un bout de graisse sur le gril pour encenser le hameau de ces relents de faux méchoui et rappeler sa présence à tout le monde, y compris aux usagers de la grande route passant à cinquante mètres de sa boucherie. Basma, sa servante, s'agite devant la maison et s'apprête à lui servir son petit déjeuner, avant qu'il ne s'adonne corps et âme à sa collection de haches et de couteaux. Omar, le fils unique du boucher, en short, torse nu, traîne son tabouret habituel et va s'asseoir, comme tous les matins, en bas du grand palmier qui semble veiller sur l'isolement du douar, entre la route et le désert. Bientôt il est rejoint par son ami de toujours, Hamed, traînant sa chaise de plastique et tirant déjà nerveusement sur sa cigarette. Ici, tout le monde les appelle « attalaba » (les étudiants), car, parmi cinq ou six bacheliers du douar, ils sont les seuls à avoir poussé leurs études jusqu'à l'année de la licence, que celui-ci vient de redoubler tout de même et où celui-là vient de débarquer.

Massoud fait sa tournée quotidienne. Dans une main un plateau garni de verres et d'un bol d'amandes et de cacahuètes sèches, à l'autre pend la théière culottée d'un petit brasero sur lequel le vieil homme souffle, en s'arrêtant devant ses clients habituels, pour entretenir la chaleur de l'ustensile.

-Tiens ce sera mon deuxième thé, dit Hamed ! Celui de ma mère ne m'a pas du tout secoué ! Soucieuse de ma santé, elle me le sert dilué comme du sirop !

Et il hèle Massoud, qui s'empresse de s'approcher :

-Bonjour les jeunes ! Avec ou sans ?

-Non, juste du thé, Am Massoud !

-Et si Omar ?

-Oui, je veux bien, mais un gros verre, et avec !

Omar insiste pour payer et se hâte de siroter sa mixture d'amandes et de thé bien sucré, en croquant doucement les fruits secs, les yeux à demi fermés, comme pour finir un reste de sommeil difficile à apprivoiser au lit. C'est l'un des rares instants privilégiés pour lui. Les petits footballeurs gazouillent, les chamelons de son père blatèrent, comme pour donner gentiment la réplique à leur bourreau, et la parole de son ami, surtout, une rivière tour à tour fluant doucement ou clapotant bruyamment, et qui n'exige même pas de répondant. Hamed aime, en effet, raconter les choses en riant de tel ou tel aux éclats, en récitant ses lectures de la veille ou en déblatérant comme un diable contre les faux révolutionnaires :

-Tu as lu le journal d'hier ? Ah dans quel foutoir ils nous mettent à présent !

Puis, il se laisse aller à sa façon, d'abord comme un sage Africain qui dit sans rien dire et chatouillant les âmes, avant de se déchaîner carrément pour bousculer les esprits imaginaires auxquels il s'adresse, dans le mirage de l'été finissant.

Je n'aime pas du tout mon personnage, et même je l'abomine un peu quand il se pique de littérature. Il m'enquiquine ! Il m'impatiente et surtout il me provoque à tel point que je lui confisque la voix quand il se met dans la peau d'un conteur en se frottant la fesse comme une vieille entremetteuse. Voilà ! Maintenant il s'essaye à hybrider politique et mythes. Non décidément, je ne peux pas ! Je dois dire une chose, sinon c'en est fait de moi et je serai bon à pendre comme conteur ! Voici le conte qu'il tente de dire en baragouinant à la face d'Omar :

-Tu ne connais peut-être pas ce conte du « prince musard », mon cher Omar ? J'y pense, car c'est bien là le sens de ce qui nous attend, maintenant que ces messieurs de la Constituznte décident de notre vie ou de notre mort, et que tout le pays s'amuse à couper les routes ou à faire grève...C'était le prince Mayssour, abandonné par son père, un roi cupide comme Midas, égoïste comme Chahryar, crétin comme l'âne des fables. Le père, peu croyant et naïf sur les bords, avait cru aux augures de ses magiciennes, selon lesquelles son fils finirait par le détrôner s'il ne le disqualifiait pas par quelque subterfuge. Il le fit alors entourer d'idiots à qui on jetait des os pour les maintenir juste en vie et qu'on faisait courir tous les jours derrière des lièvres, dans un champ clos, pour les distraire.

Le jeune prince grandit et le ciel voulut lui déciller les yeux en lui faisant rencontrer un émir, chasseur de cerfs et de gazelles, passant tout près du palais. Suite à cette rencontre, et après une nuit de méditation, il s'empara du sceptre royal auquel les sujets obéissaient plus

qu'au roi lui-même, ostracisa ce dernier et se mit à se préparer pour régner. Mais comme il ne savait rien de cette profession, il confia le pouvoir à un aréopage composé de jeunes et de vieux, à qui il promit de revenir avant trois jours, pour commencer avec eux et ses sujets une ère de justice et de prospérité. Et il partit rejoindre son bienfaiteur qui l'avait démystifié, un jour de chasse. Auprès de lui, il fit si bien qu'il apprit l'essentiel des arcanes de la bonne gouvernance et prit congé.

Sur le chemin du retour, il était tellement heureux et dissipé qu'il fut repris par sa musardise, quand il se trouva soudain au milieu d'une oasis habitée par toutes sortes de lièvres gambadant dans tous les sens. Courant de ci de là, il s'essouffla à en rattraper quelques-uns qu'il libérait aussitôt, en riant comme un énergumène. La nuit venue, il ne reconnut plus son chemin. Certains racontent qu'il tomba dans un précipice, d'autres qu'il s'en alla dans une contrée lointaine et ne put jamais retourner chez les siens, lesquels ne surent ni l'attendre, ni se décider à choisir un bon roi, et le royaume allait sombrer doucement...

Ici, l'auteur se gratte un peu, et même beaucoup, avant de reprendre sa plume...Le pauvre narrateur que je suis n'a qu'à obéir pour prendre le relais en regardant sa piteuse mimique. Il ne se gratte ni le crâne dégarni, ni l'oreille, ni la cuisse, ni la plante du pied, ni la paume d'une main, ni le cou, ni l'occiput, ni un orteil, ni une rotule, ni un jarret, ni une épaule, ni une aisselle, ni un coude, ni même une fesse comme Hamed, sa propre créature...Il se gratte, et son prurit le brûle au milieu de cette brousse sans nom où on fait la révolution et on casse des mots sur la révolution...Il se gratte...Il voudrait même y passer la vie si le « printemps » et le « jasmin » y peuvent pourvoir un peu.

Omar croit voir devant ses yeux le prince musard et il s'en amuse un peu, bien que le pessimisme de son ami lui mette la puce à l'oreille. Il comprend bien que la musardise des Tunisiens en ce moment n'augure rien de bon, en effet. Hamed, que le verre de thé et la troisième cigarette ont chauffé comme un tison rougeoyant, ne semble plus à l'aise dans les mots de tous les jours. Sa colère et son amertume qui ont eu tout le temps de macérer ensemble ses déboires de jeune étudiant sans le sou et son ratage à la fac s'échauffent soudain, au point qu'il se lève et se met à tourner autour d'Omar en déclamant des restes de discours qu'il avait l'habitude de dire dans les Assemblées estudiantines, mais enjolivés de quelques bouts de phrases lues ici ou là, entendues à la télé ou encore ficelées durant ses interminables soliloques parmi les siens. Je lui fais confiance non sans tiquer de temps à autre. Mais je n'ai pas le choix, il faut bien que quelqu'un me relaie dans l'ameublement laborieux de ce roman qu'est la révolution.

-Tu saisi quoi Omar ? En fait notre pays a mal partout, et surtout à la tête ! Notre maladie est une céphalée chronique aiguë, qui ne date ni d'aujourd'hui ni d'hier. On peut remonter très loin. Le beylicat husseinite n'avait cure d'une population, -pas encore un peuple- disséminée et anémique à cause de la pauvreté et du système tribal. Le protectorat français englua cette « poussière d'individus » dans l'ignorance, la division et le paupérisme. Bourguiba vira à cent quatre-vingts degrés, après ses premiers succès, et livra la jeune république au népotisme et à la cupidité de son sérail. Ben Ali crut donner le coup de grâce au peuple et poster ses mafiosi aux quatre coins de ce qui est devenu sa hacienda. Heureusement, le corps du pays, qui était sous une maléfique irradiation de cette céphalée, s'est regimbé et s'est débarrassé de sa tête séculairement malade, et le 14 janvier sera marqué d'une pierre blanche dans nos annales.

Omar gigote sur son tabouret, puis il change de place, car le soleil qui est déjà bien haut l'atteint par-dessous les hautes palmes et commence à lui cautériser la nuque. Il regarde

Hamed. L'autre s'arrête un moment, le temps d'allumer sa quatrième cigarette et de fignoler mentalement ses envolées suivantes. Omar n'étant plus tout à fait distrait par la voix un peu gutturale de son ami est déjà sur une aile voguant quelque part dans un utopique pays tracé vaguement dans sa mémoire depuis l'enfance : une petite route serpente sur le flanc d'une verte colline, qui l'appelle de tout le charme de ses sinuosités pour l'emmener regarder l'autre versant. Hamed est à présent comme huilé par ses fraîches bouffées brûlantes de fumée ; il s'apprête à reprendre sa course contre ses diables intérieurs qui lui montrent des malheurs en surnombre abattus sur le douar, sur son avenir, sur le pays, sur la planète tout entière :

-Hein Omar, dit-il !

Et Omar surprend ce tic inimaginable qui reprend son ami chaque fois qu'il s'oublie dans ses harangues sans fin et qu'il ne sait plus s'il est seul ou s'il est sur une scène de théâtre : il se met à tirer sur l'une de ses fesses, si vigoureusement, en souriant aux anges, comme un mal humain en rut qui, au lieu de se livrer au plaisir solitaire ou de saillir une femme, se caresse la chair tout près du trou du c..., histoire de sublimer un désir plus ravageur... Il ne se gratte pas, discrètement, lentement et sans façon, comme l'auteur de roman ou comme tout le monde... Non non, il tire décidément sur sa fesse par-dessus le pantalon, vers le bas, puis vers la haut puis à gauche, puis à droite, et on dirait qu'il va carrément déballer un paquet de sa chair, sanguinolent et frétilant qu'il se mettrait à lécher comme un chien lèche les abats...

Omar se racle bruyamment la gorge et fait semblant de se lever. Alors le jeune orateur en transes se fige brusquement et, sans attendre que l'autre lui donne au moins la réplique, accoutumé à le voir accuser ses lyriques dissertations, sans broncher, il reprend le fil de son argument, à basse voix :

-Le mal est-il résorbé cependant ? Il est écrit dans la nature de toute convalescence qu'une thérapeutique peut réussir, ce qui est toujours souhaitable, mais à court, à moyen ou à long terme, c'est la question qu'on pose et qui s'impose. Pendant très longtemps, le pays a plié sous l'hégémonie d'un régime au sang ottoman inoculé de force, une sorte de caricature des califes tyranniques d'antan, puis, durant plus d'un demi-siècle, le maître, Bourguiba, et son disciple, Ben Ali, n'en firent qu'à leur tête pour disposer des hommes et de leurs biens, et en tout cela le pays continuait à souffrir de l'autocratie, qui est l'extrême pointe désastreuse de la gouvernance des peuples.

Avec la deuxième république, issue du 14 janvier...

-Excusez-moi sidi l'auteur ! On voit bien que vous vous cachez derrière cet hurluberlu de Hamed ! Si on peut bien parler d'un honorable 14 janvier, de quelle république s'agit-il ? De la république de mes fesses ou des poils de mon pif ?

...Avec la deuxième république, issue du 14 janvier...et se débattant encore dans les langes, le traumatisme de la tyrannie est tel que les nouveaux maîtres, au diapason des attentes populaires prétendent prémunir le pays d'un éventuel retour de la dictature, mais tirent à hue et à dia. Les négociations ésotériques et les conciliabules dans les coulisses de la troïka sortie des urnes (Jébali, Ben Jaafar et Marzouki), les discussions-marathons et les protestations difficiles au sein de l'Assemblée sont des signes qui ne trompent pas sur la peur atavique d'une rechute dans le despotisme, sans parler, bien sûr, des scrupules territoriaux de chaque parti. Il en résulte un incroyable pouvoir tricéphale. Même si le chef du

gouvernement d'obédience islamiste a la main haute par rapport à l'exécutif, il est suffisamment contrôlé par l'Assemblée et surveillé par le chef de l'Etat.

Omar, attrape le paquet de cigarettes et le briquet de son ami et se sert, puis il agite un reste de thé et d'amandes au fond de son verre qu'il ingurgite en regardant en coin son ami. Celui-ci attend un moment. On dirait qu'il adore synchroniser le rythme de sa parole avec celui de l'écoute de son unique auditeur dont la complaisance est de rigueur, et dont la critique se resserre parfois dans un mot cinglant du genre : *tu radotes un peu là !* Sinon *Où tu vas chercher ça ?* Mais pour le moment, tout baigne, Omar se tait, donc la faille n'apparaît pas encore ! Qui sait ? Peut-être même que ces mots fraîchement mis bout à bout dans la chaleur naissante du matin ont quelque chose de génial que ni l'un ni l'autre ne peuvent réellement saisir sur le coup.

-Vois-tu, par exemple, les articles de la mini-Constitution votée par les élus du peuple ressortissent souvent à une inextricable casuistique, et...

A ce moment, montent des voix tour à tour nasillardes et sourdes ou stridentes et caverneses, interrompues de gloussements de renards sans fin, de la maison de Halima et Mabrouk. Le vieux et la vieille, esseulés depuis que leur fils unique était parti on ne sait où, sans donner de nouvelles, ne cessent pas de livrer leurs rengaines chicaneuses à tout le douar, en évoluant sur leur petite cour exposée à tous les regards. On aurait dit qu'ils y trouvent désormais une raison de vivoter : elle le traite d'*émasculé*, il l'appelle *putain des putains*. Elle lui crache à la figure, il lui balafre la peau ridée du visage. Elle tire sur un pan de son burnous pour le faire tomber mais ne réussit qu'à s'écrouler sous lui, qui se met entre ses jambes ridiculement levées vers le ciel et tente de s'arracher de ses griffes... Quand ils s'essouffent enfin, ils s'affaissent l'un à côté de l'autre, si vieux, si laids et si bêtes, et personne ne les prend plus aux sérieux.

- Je disais donc, reprend Hamed, les articles de la mini-Constitution votée par les élus du peuple ressortissent souvent à une inextricable casuistique, et on imagine mal à quelle vitesse les décisions seront prises, surtout que le pays nécessite des mesures urgentes et des exécutions diligentes. La désignation du Gouverneur de la Banque Centrale ou la nomination des futurs « maires » et leurs équivalents, notamment, seront tributaires d'un accord consensuel entre les trois têtes du trinôme, ce qui n'est pas du tout évident.

Le risque est donc de voir l'administration du pays déjà catastrophé et en proie à une gravissime effervescence politique, claudiquer pendant un certain temps, ou même céder à des tentations politiciennes où l'inertie et les craintes partisanses dominant. Ce serait là tomber dans l'autre extrême de la gouvernance des peuples, à savoir le pouvoir collégial centrifuge, qui est naturellement coûteux en temps, en deniers du peuple et en toutes sortes de moyens.

L'idéal, tu vois Omar, ce serait...

-Omar pense-t-il à l'idéal ? En a-t-il d'ailleurs un ? N'est-il pas un petit individu neutre ou neutralisé par le grégarisme des moutons, au douar, à Bengard, à la fac et ailleurs ? La révolution fera-t-elle de lui un électron libre, un meneur ou un crocodile ?

...ce serait une gouvernance à mi-chemin entre le pouvoir à une seule tête, dont on connaît les inéluctables virages despotiques, et le pouvoir à plusieurs têtes, dont on appréhende les bifurcations et les dépérissements possibles, à une heure où la moitié des Tunisiens sont au seuil de la pauvreté, le quart tout à fait pauvres, et où les secteurs primaire et secondaire sont

au bord de la faillite. Tous les politologues nous diront qu'il n'y a pas de solution miracle. Pire même, une phase de tâtonnement est probablement à l'horizon, qui peut durer des décennies entières, pendant laquelle le peuple doit apprendre de proche en proche le b a ba du vivre ensemble démocratique, les militants de tous bords devront renoncer à leurs présomptions hégémoniques et admettront les lois de base de toute démocratie, qui sont le patriotisme, l'alternance, le fair-play et la tolérance idéologique...

Omar a trop d'affection pour son camarade et assez de pudeur pour le contredire systématiquement. Il sait bien que s'il ne répond pas ou s'il n'allègue pas une petite affaire à la maison, Hamed est capable de parler jusqu'à la tombée de la nuit, voir davantage, en s'enthousiasmant à mesure qu'il approfondit ses réflexions. Et en l'assimilant, in petto, à ses moteurs diésel qui ne chauffent que progressivement, Omar sourit, s'étire, profite d'un court répit de l'orateur du palmier, se lève et dit qu'il doit mettre de l'ordre dans ses affaires : il regagne la fac dans deux ou trois jours.

Un chien gringalet aux mandibules grises qui allait son chemin quelque part s'arrêt net en croisant le jeune homme, puis d'instinct lui emboîte le pas jusqu'à l'entrée du *houch*.¹ Omar n'est pas loin de penser : *elli fi jorrtou elklèb w' erryeh ma yerteh !*²

¹ -Clôture murale d'une maison en province.

² Littéralement : Point de répit pour celui que poursuivent des chiens et des vents.